

**LES MURMURES
DES FRANGIPANIERS**

LES MURMURES DES FRANGIPANIERS

NGUYEN N.P. TRAN



Éditions JALON, 2024
editions-jalon.fr

© 2024, Nguyen N.P. Tran. Tous droits réservés.
ISBN 978-2-491068-81-3
Dépôt légal : juillet 2024

À ma femme, Lucy, pour m'avoir redonné foi en l'amour et en la beauté des mots.

À Éléonore, Anaïs, Guillaume, et Benjamin, mes enfants, pour cet élan d'âme qui transcende la simple hérédité et tisse les liens de notre éternité partagée.

À mes parents, pour leur amour inconditionnel.

À tous mes frères et sœurs.

À Luce, à quelques mois près, tu aurais pu lire ces mots. Merci d'être l'Aura de mes moments sombres et Merci pour Verlaine.

À Marie, nous aurions dû écrire ce livre à deux. Mais la vie en a décidé autrement. Avec toutes mes affectueuses pensées pour nos tendres années du Lycée.

À My, pour tout ce qui suit . . .

« Je est un autre »

Le bateau approchait lentement de l'île de Pulau Bidong, cette petite île au large des côtes de la Malaisie, refuge temporaire pour les réfugiés «boat people» comme moi. À l'horizon, l'île se dessinait, ses collines verdoyantes parsemées de tâches ocres de reliefs rocheux et ses falaises abruptes s'enfonçant dans les profondeurs de l'océan.

Autour de moi, les murmures de mes compagnons d'infortune s'entrelaçaient avec le ronronnement du moteur, une musique discordante sur le fond rythmé des vagues de la mer de Chine méridionale. Chaque houle nous berçait, nous rapprochant inexorablement de notre nouvelle étape, que nous espérions tous être transitoire. Un sentiment étrange et familier m'envahissait, comme si j'avais toujours été destiné à venir ici, comme si j'avais toujours été lié à cet endroit.

Alors que l'embarcation s'amarrait à un long ponton de bois, une main tendue m'aidait à descendre, me libérant de la chaleur étouffante de la cabine où nous avons passé quatre longues heures. J'ai pris un instant pour regarder une dernière fois le bateau, me remémorant le petit esquif en bois qui, quelques jours plus tôt, nous avait emportés loin de mon pays natal. Je l'imaginai encore, sombrant lentement dans l'océan, ses couleurs

brunâtres se mêlant aux nuances de bleu et de vert, créant un tableau presque surnaturel.

Avec mélancolie, je pensais à tout ce qu'il emportait avec lui : mes affaires, mon passé, et ma trop courte adolescence, désormais un vestige lointain dans les abysses de ma mémoire.

Mes premiers pas sur le ponton étaient douloureux. Le bois, chauffé par un soleil intense, brûlait mes pieds nus, enflés et crevassés par des jours passés dans l'eau salée. J'avancais lentement, mon corps frêle et décharné semblant peser des tonnes. La brûlure, pourtant, m'apportait une sensation presque agréable – un rappel que j'étais vivant. Le vieux bois craquait sous nos pas, comme s'il murmurait les secrets de ceux qui étaient passés avant nous.

Au loin, les cris de ceux massés au bord de l'eau résonnaient, nous encourageant à avancer. Le contraste des sensations était saisissant.

La plage, bondée, formait un mélange hétéroclite de silhouettes se dressant sur le rivage, leurs bras agités en signe de bienvenue.

Parmi la foule, de nombreux hommes, la plupart torse nu, affichaient des corps émaciés, leur peau brune et cuivrée témoignant de l'implacable assaut du soleil tropical. Leurs cheveux, longs et souvent emmêlés, tombaient en cascades désordonnées sur leurs épaules, ajoutant à leur apparence un air de négligence sauvage.

Les femmes, d'apparence encore plus frêle, se distinguaient par leurs grandes chemises nouées à la taille ou leurs longs t-shirts. Ce microcosme d'humanité,

que j'avais connu jadis plus structuré et ordonné, semblait s'être métamorphosé, adoptant une allure plus primitive, disséminé sur le sable tel une mosaïque de fragments d'une civilisation indigène oubliée.

Pourtant, malgré cette apparence de désordre, une certaine organisation sociale était perceptible. Les interactions entre eux, bien que difficiles à déchiffrer de l'extérieur, étaient chargées d'une signification implicite de leur coexistence. Chaque groupe, chaque individu semblait trouver sa propre façon de s'adapter et de survivre. Leurs regards, leurs gestes, leurs positions corporelles dans l'espace – tout formait une sorte de communication silencieuse mais profondément expressive.

Le mouvement de cette foule offrait une peinture anthropologique, un témoignage vivant de la capacité humaine à créer de la cohésion, même dans les situations les plus précaires.

Derrière l'éclat séduisant de l'eau turquoise dévoilant la douceur du sable fin et les coraux multicolores, un autre tableau misérable se dévoilait.

La beauté intemporelle de la nature se heurtait à la réalité crue de la condition des réfugiés, révélant un monde suspendu entre le paradis et le purgatoire. L'île, autrefois un havre de paix et de solitude, semblait désormais résignée, submergée par l'arrivée massive des boat-peoples.

Le centre du camp, véritable cœur battant de l'île, grouillait de vie. Là, la majorité des réfugiés s'agglutinaient. Les rues, étroites et labyrinthiques, étaient bordées de bâtiments aux allures de bidonville.

Quelques bâtisses plus robustes se dressaient, construites avec une combinaison de bois solide et de ciment. Ces structures servaient de lieux pour l'administration du camp et le dispensaire. Certaines étaient l'apanage des réfugiés les plus chanceux, qui avaient réussi à créer un semblant de confort dans cette vie marquée par l'exil. Les autres se contentaient de constructions plus précaires : tentes, bâches usées, huttes en bois, abris en tôle ondulée... Quelques échoppes, alignées les unes à côté des autres, formaient un kaléidoscope d'activités et de couleurs. Elles proposaient pour la plupart des fruits tropicaux et surtout des poissons, dont les écailles scintillaient sous le soleil, tout juste pêchés dans l'océan environnant.

Ces abris de fortune, éparpillés anarchiquement, s'étendaient comme une lèpre sur le paysage, grimpant audacieusement jusqu'au flanc des collines.

Dans cette zone habitable restreinte, ne dépassant pas quelques dizaines de milliers de mètres carrés, s'entassaient plus de 10 000 personnes. Cet espace, réduit à une configuration de survie, regorgeait de rêves brisés et d'une volonté indomptable.

L'air aussi, était vicié d'un mélange complexe d'efflux : nourriture, fumée, bois brûlé, déchets. Ces odeurs se mêlaient, créant une atmosphère presque étouffante, rompue seulement par la brise légère de l'océan qui caressait notre peau, offrant un répit momentané.

J'avais lentement dans cette cacophonie de cris, pleurs et rires, une étrange musicalité qui remplissait néanmoins son office, impulsant à chacun de nos pas une excitation particulière.